l'U.P. qui, après avoir reçu l'autorisation d'une projection journalière de trois minutes, demandèrent trois sessions de trois minutes chacune, soit neuf minutes.

» Si ces neuf minutes avaient été autorisées, aucun film n'aurait pu être tourné, car ni la T. V. (entertainment departments) ni les autres producteurs n'auraient eu d'intérêt à présenter un plus long film sur les Jeux si les actualités avaient pu projeter leurs bandes sur plus de trois minutes. Nous-mêmes avions le sentiment qu'un film à long métrage était plus important que des actualités. Ainsi que vous le savez, il n'y a qu'un nombre restreint de caméras en position sur le stade. Nous avons dû répartir aussi bien les opérateurs de prises de vue cinématographiques que les photographes afin qu'ils aient tous accès égaux en payant les droits convenus. Notre organisation de films a mis sur pied pas moins de vingt équipes de cameras afin de satisfaire chacun et avant tout les associations sportives.

» *La fausse information venant de New- York a été répandue uniquement dans le but d'empêcher à toutes les stations de télévision de présenter un film des Jeux.* L'agent que nous avons désigne n'a pas acheté de droits pour le film, mais a agi plutôt comme notre représentant et aucun laissez-passer n'a été accordé pour les places de concours.

» La situation est telle que les actualités peuvent encore obtenir, si elles le désirent, les trois minutes journalières, si elles sont prêtes à participer aux frais. 1000 « pieds » par jour seront produits, desquels ils pourront sélectionner 90 « pieds ». (Il y a lieu de préciser que cette lettre a été écrite le 12 novembre, soit dix jours avant le début des Jeux. *Réd.*)

» Tout ce malentendu s'est produit du fait que les services d'actualités ne se sont pas déclarés satisfaits de la limite de trois minutes par jour qui leur était accordée. (A Helsinki ils n'utilisèrent que deux minutes et cherchèrent à dépasser le caractère d'actualité qui leur était accorde pour en faire un film de spectacle.) *Dans ce but, les autorités de télévision de New- York télégraphièrent dans le monde entier pour offrir à la vente des métrages qui n'auraient pu que leur être profitables.* »

(Ajoutons que pour les Jeux de Rome en 1960 de sérieuses dispositions vont être prises en temps voulu. *Réd.*)

Ce que dit la presse

En parcourant la presse mondiale et désirant en tirer une brève conclusion nous pouvons dire ceci : L'idéal olympique est plus fort que jamais. Les Jeux se sont déroules dans une ambiance extraordinaire de camaraderie entre les athlètes de tous les pays ; c'est une leçon : adversaires sur le terrain de jeux, amis dans la vie. En général on a constaté que le programme de la première semaine fut parfaitement ordonné, tandis que celui de la deuxième (que la natation eut bien du mal à sauver) est tombé dans l'indifférence. Une conclusion s'impose : les Jeux souffrent de compter trop de sports à leur programme et il serait souhaitable d'en diminuer le nombre. Bien des journaux ont critiqué que la finale du tournoi de football ait été portée au programme le jour de la clôture. Nous en sommes convaincus. Le football, dit la presse en général, n'a plus sa raison d'être aux Jeux Olympiques. Il n'a rien de commun avec les victoires d'un Morrow, d'un Kuts et tant d'autres.

Les Jeux de Melbourne, lisons-nous encore, furent un grand succès car l'esprit olympique n'a jamais été trahi.

Enfin, une grande majorité de la presse donne raison à M. Avery Brundage, sans oser l'avouer, lorsqu'elle dit : « L'athlétisme de compétition est arrivé à un niveau qui ne permet plus l'amateurisme ». Et encore : « La commercialisation envahissante *qui risque de tuer les Jeux,* se double d'un autre problème tout aussi menaçant. Les performances ont atteint des sommets qui font peur. Pour faire encore mieux les athlètes vont devoir consacrer toujours plus de temps et de pensée au sport ». Il est vrai que ceci est dit dans les pays où l'athlétisme n'a marqué que peu de progrès depuis vingt ans. Mais le fond du problème subsiste et il appartient aux premiers responsables de veiller (avant le Comité International Olympique) : les Comités Nationaux Olympiques.

Pourtant une loi fondamentale demeure, a dit de Coubertin. Nous la répétons volontiers :

« Pour que 100 se livrent à la culture phyisique, il faut que 50 fassent du sport.

Pour que 50 fassent du sport, il faut que 20 se spécialisent.

Pour que 20 se spécialisent, il faut que 5 soient capables de prouesses étonnantes. »

Ces sages paroles s'adressent à la « vedette » d'un sport. Elle doit exister pour lui amener les millions d'adeptes inconnus qui prendront en exemple celui-qui, par ses prouesses, leur indiquera le chemin à suivre. N'ayons donc pas éternellement les yeux rivés sur cette vedette qui n'est qu'un être humain comme nous le sommes tous, mais qui, par sa volonté, aura gravi les échelons du sport... pour que cent se livrent à la culture physique. Et pourquoi ne donnerions-nous pas — comme l'a dit très justement Monique Berlioux dans son ouvrage sur les Jeux Olympiques — « ce lustre éclatant aux prouesses des champions et grâce à eux internationaliser et démocratiser le sport... Quelle compétition pourrait mieux servir ce plan, ce beau rêve, que les

Jeux Olympiques rétablis dans leur faste, avec l'éclat de la compétition pure et de la victoire pour l'honneur seul, avec le culte qui s'y célèbre tous les quatre ans, à la face de l'univers ? »

C'est là que la leçon d'Olympie et sa lente décadence sont un avertissement, car préserver l'amateurisme est une nécessité primordiale pour les Jeux. C'était l'ambition de Coubertin et ce serait là le plus bel hommage que l'humanité pourrait lui rendre.

17 jours de paix...

Le « Telegraf » de Berlin :

« Pendant les Jeux, écrit-il, les athlètes de soixante-sept pays ont concouru pour les lauriers olympiques, ce qui permit d'oublier que cette atmosphère de paix universelle ne régnait que pour dix-sept jours. La pluie légère qui tomba sur le stade au cours de la cérémonie de clôture paraissait symboliser le retour aux rudes réalités. »

Une amicale camaraderie

C'est un thème semblable qu'aborde le commentateur du « Daily Telegraph » de Londres :

« Quelles que soient nos inquiétudes au sujet des relations internationales, personne ne peut dire que la seizième olympiade a été inutile. Il est remarquable qu'en dépit des troubles politiques graves du moment présent, l'esprit des Jeux se soit maintenu jusqu'au bout. Le classement lui-même n'a pas de véritable signification. Ce qui importe, c'est l'esprit de rivalité amicale et de camaraderie qu'encouragent les Jeux Olympiques. »

Le fiasco du football

Quant à l' « Abendpost », de Francfort, il s'en prend essentiellement au tournoi de football, « fiasco complet ». Pour ce quotidien, les équipes (y. c. donc celle d'Allemagne ! *Réd.*) les arbitres et le public ont été également mauvais. « Nous avons assisté au plus mauvais tournoi de football de tous les Jeux Olympiques modernes. »

« Repenser » les Jeux

M. Victor Boin, président du Comité Olympique belge, aborde, quant à lui, dans « La Lanterne », de Bruxelles, une des conclusions de fond des Jeux Olympiques de Melbourne. Après avoir souligné les exploits remarquables réalisés en Australie, il écrit :

« Il faudra repenser très sérieusement le statut de ces super-championnats du monde, car, ainsi qu'il est prouvé sans discussion possible, pour arriver à atteindre cette classe, il faut que l'athlète consacre plus que ses loisirs, dans certains cas, tout 'son temps, à sa spécialité. Pour monter sur le podium, dans la très grande majorité des cas, ce n'est pas l'outsider qui connaît cet honneur? mais l'homme de classe que l'on a débarrasse dans son pays, de tous soucis matériels, en lui donnant une fonction et des possibilités d'entraînement que nous ignorons chez nous. »

La vraie mission du Comité International Olympique

par Frédéric Schlatter

Il s'est passé récemment un fait étonnant et sans précédent. Dés qu'ils en eurent les premiers échos, d'aucuns — sceptiques, blasés ou simplement ironiques — ont haussé les épaules. Ils ont tort : ce fait est valable. Il n'est encore qu'un petit son de cloche au milieu de l'orgueilleux, du funeste vacarme politico-économique qui assourdit l'humanité de son tintamarre belliqueux ou faussement pacifiste. Mais c'est précisément parce que ce fait-là a pu exister dans un pareil déchaînement de passions qu'il porte en soi une signification à laquelle nul homme sensé ne peut rester indifférent.

La chancellerie du Comité International Olympique à Lausanne, a demandé et *obtenu immédiatement* en pleine effusion de sang qu'une « trêve » soit tout au moins accordée aux athlètes hongrois pour qu'ils puissent rejoindre à Melbourne les représentants sportifs des autres nations et célébrer avec eux des Jeux dont le sens profond — comme l'a voulu leur rénovateur, Pierre de Coubertin — est de contribuer à bâtir un monde meilleur.

Certes. nous sommes encore loin de la grande « trève olympique » de l'Antiquité qui. elle, interrompait les conflits pour que les peuples' puissent communier pacifiquement aux Jeux. Ces Jeux antiques étaient dédiés aux dieux, tandis que les Jeux modernes ne se réclament pas d'une religion et ne se fondent que sur un appel aux hommes de bonne volonté. Mais il n'en est que plus frappant qu'on ait écouté si spontanément la voix de l'idéal sportif, dans le cas présent. Ce fait dégage aussi, à point nommé; le sens de la véritable, de la suprême mission du Comité International Olympique oui est avant tout d'entretenir et de développer sans cesse l'idéal humanitaire dont s'inspira son fondateur. En obtenant — et si rapidement